Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 14 (1893)

Heft: 7

Artikel: La mission Maistre : d'après M. F. G. Clozel, membre de l'expédition : deuxième article

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-134598

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sambo. Tout le pays entre le Lomami est à nous. Les chefs viennent de toutes parts faire acte de soumission. Les cadeaux affluent. L'abondance règne au camp et je vous assure que l'enthousiasme n'y fait pas défaut, tant du côté de nos braves troupes africaines que de celui de mes collègues et des sous-officiers qui nous sont adjoints.

Le *Times* a annoncé que la **Royal Niger Company** allait communiquer à ses actionnaires une note relative à l'expédition du lieutenant Mizon, sous le titre sensationnel de « Chasse aux esclaves par des Français sur le territoire britannique ; » les journaux français ont répondu par l'exposé des faits suivants : Au mois de décembre dernier, la ville païenne de Kouna, enclavée dans le Mouri et révoltée contre son autorité avec l'appui tacite des Anglais, ayant aussi pillé des caravanes destinées aux factoreries du lieutenant Mizon, celui-ci demanda la restitution de l'ivoire volé. Les Kounas l'ayant refusé et ayant de plus détruit les fermes foulbés du Mouri, une expédition fut organisée contre eux par Mizon et son allié, le sultan Mohamed-Inah. La ville de Kouna qui était fortifiée et peuplée d'environ 15,000 habitants, fut enlevée avec bravoure par les deux camarades de M. Mizon, MM. Chabredier et Nebout, qui furent tous les deux blessés, à la tête de quinze Sénégalais dont trois furent tués. Leurs alliés, les Mouris, se lancèrent alors au pillage de la ville prise et firent 400 prisonniers seulement, la plupart des assiégeants s'étant enfuis par la porte opposée à la brèche. Suivant les prescriptions coraniques, le dixième du butin et des prisonniers, soit 40 hommes, furent envoyés au chef religieux du pays, l'émir de Sokoto, mais par Mohamed-Inah, et non par le lieutenant Mizon. Celui-ci refusa au contraire formellement la part du butin qu'on lui offrait, mais ne crut pas devoir se heurter aux coutumes religieuses du pays avec lequel il venait de s'allier. Il joignit même à la caravane que Mohamed-Inah envoyait à son chef l'émir de Sokoto, des cadeaux dont l'émir se montra fort touché. C'est sur ce fait très simple cependant, que la Royal Niger Company et le Foreign Office ont dressé contre M. Mizon une accusation de complicité dans la traite des esclaves.

LA MISSION MAISTRE

D'APRÈS M. F. G. CLOZEL, MEMBRE DE L'EXPÉDITION.

DEUXIÈME ARTICLE

Nous avions laissé, dans notre dernier numéro, la mission Maistre dans le pays des Saras, sur la rive gauche du Chari, à la limite méridionale

du Baghirmi, dans un territoire tributaire du souverain de cet État, qui le fait administrer d'une manière à la fois très prudente et très habile. Auprès de chaque chef important, dit M. Clozel, est un résident baghirmien, qui fait payer le tribut dû au Baghirmi, surveille la région pour le compte de son souverain et, en même temps, se fait le conseiller ordinaire du chef local dans son administration et dans toutes ses entreprises de quelque importance. Enfin, pour préparer l'avenir et assurer la conquête morale du pays, les fils des meilleures familles sont envoyés jeunes à la cour du Mbang (souverain du Baghirmi). Ils y apprennent un peu d'arabe, se convertissent à l'islamisme et reviennent comblés de cadeaux, entièrement acquis désormais à la politique baghirmienne. Les chefs locaux reçoivent, en outre, une sorte d'investiture dans laquelle les belles chemises indigo en tourkedis tissées à Kano, rappellent le burnous de commandement dont sont gratifiés les caïds et les cheikhs algériens. Les villages des Daïs et des Koumras s'espacent sur une série de collines, peu élevées sans doute, mais à l'abri des inondations. L'eau est même fort rare. La plupart des villages n'ont pour s'alimenter que des puits, souvent très profonds (trente à quarante mètres), qui fournissent une eau vaseuse, de couleur rouge brique à cause du sol ferrugineux dans lequel ils sont creusés. Les plantations s'étendent sur des kilomètres entiers, et les cases sont éparpillées au milieu d'elles, ainsi que dans tout le pays sara depuis Mandjatezzé. Il y a quelques chevaux à partir de Daï ; ce sont les premières bêtes de somme rencontrées depuis le départ de la Kémo. Ils appartiennent à une race de petits poneys assez bien rablés quand ils sont convenablement nourris. Les indigènes les montent à cru, leur inséparable tablier de cuir leur tenant lieu de selle. Ils emploient le caveçon et non le mors pour conduire leur monture. Mais les explorateurs n'ont vu nulle part ces énormes écorchures sur les reins, entretenues toujours à vif pour remplacer la selle et augmenter la solidité du cavalier, dont parlent Barth et Nachtigal. Il faut croire que la mode en est passée ou qu'elle n'a point pénétré chez les Saras, chez les Toummocks et chez les gens de Laï.

L'expédition a recueilli sur le Baghirmi et son histoire depuis 1873, époque du voyage de Nachtigal, des renseignements que nous croyons devoir communiquer à nos lecteurs.

En 1873, le mbang Mohammed Abou Sekkin, dépouillé de la plus grande partie de ses États par l'usurpateur Abderrhaman que soutenaient les armées du Ouadaï, s'était réfugié à Goundi et cherchait à trouver dans les provinces les plus méridionales de son royaume les ressources nécessaires à la continuation de la lutte. Il y a dix ans environ,

Mohammed Abou Sekkin pénétra avec son armée jusque dans les murs de Massinia, mit à mort l'usurpateur et, à la suite de cette victoire, redevint le souverain incontesté du Baghirmi tout entier. Il ne se réinstalla cependant pas à Massinia et fonda la résidence royale de Maïba dans un faubourg de l'importante place commerciale de Bougouman, sur la rive droite du Logone. Il y mourut en 1885. Il eut pour successeur son frère Gaouranga qui s'était distingué dans les guerres contre le Ouadaï. Mohammed Abou Sekkin laissait cependant un fils, Bouroumanda; mais celui-ci fut jugé trop jeune et trop inexpérimenté pour arriver au trône en ces temps difficiles; il vit retiré au Ouadaï. Aujourd'hui, le Baghirmi est en paix avec ses voisins musulmans de l'ouest et de l'est, Bornou, Karnack-Logone, Ouadaï, et, sous la ferme administration du mbang Gaouranga, partout renaîtraient l'ordre et la prospérité. Goundi est complètement ruinée par le séjour qu'y ont fait à diverses reprises les armées des mbangs Abou Sekkin et Gaouranga ; Palem offre plus de ressources pour une expédition comme celle de Maistre. Comme les deux points se trouvent sur l'itinéraire de Nachtigal, qui a couché à Palem dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1873, en se rendant de Broto à Goundi en compagnie du mbang Mohammed Abou Sekkin, c'est là que la mission va chercher les traces du grand voyageur allemand.

Ce fut le 7 novembre 1892 qu'elle arriva à Palem, après huit jours d'une marche que la complaisance et l'amitié des musulmans baghirmiens résidant dans le pays lui avaient rendue facile. Le chef de Palem, un solide vieillard à longue barbe grise, lui raconta qu'il se souvenait fort bien d'avoir vu un homme blanc avec le mbang Mohammed Abou Sekkin, lorsque celui-ci, venant de Broto, s'était arrêté une nuit à Palem après le sac de Koli. Le mbang et le blanc avaient campé à l'endroit même où les explorateurs venaient d'installer leurs tentes. Les borassus qui les abritaient étaient donc ces palmiers que Nachtigal avait trouvés insuffisants comme abri contre la tornade; ils étaient enfin chez les Tounmocks qu'il dépeint comme « des hommes forts, bien proportionnés, « pour la plupart très grands, d'une couleur plus ou moins noire, ne « tournant ni sur le rouge, ni sur le jaune. » Et le chef de Palem ne fait point mentir le portrait. C'est à Palem qu'après un sérieux examen des ressources dont Maistre disposait, il dut prendre une résolution qui lui coûtait beaucoup. On ne nourrit point cent soixante hommes et plus sans dépenses; dans les pays où l'argent n'a pas cours, il faut des marchandises, et celles qui lui restaient ne lui permettaient point de pousser jusqu'à la capitale du Baghirmi et jusqu'au lac Tchad, comme il l'aurait

voulu et comme il l'aurait pu s'il avait été plus riche. Tous les musulmans baghirmiens qu'il avait vus l'y engageaient et lui promettaient un excellent accueil. Ils insistaient encore, après avoir eu connaissance de sa décision définitive, pour qu'il suivît du moins la route qui va dans l'Adamaoua en passant au nord du Toubouri. C'était la seule connue avant le voyage de Maistre; c'est aussi celle qui offre le plus de sécurité. Mais puisqu'il était forcé de songer au retour, il voulait du moins que son voyage continuât à servir à la science géographique. Il fut donc décidé que l'expédition gagnerait les marais de l'Adamaoua en passant par Laï et par le sud du Toubouri, à travers un pays qu'aucun voyageur européen n'avait encore exploré.

Le 9 novembre 1892, la caravane quittait Palem et, abandonnant l'itinéraire de Nachtigal, elle rentrait dans l'inconnu.

La mission allait commencer à traverser la plaine au milieu de laquelle coule le Logone. Les habitants ont un type qui ne change pas très sensiblement, bien qu'ils appartiennent à une tribu nouvelle, celle des Gabéris. La langue et le costume restent les mêmes : ce dernier est toujours, pour les hommes, le curieux tablier de cuir des Saras. L'habitation se modifie; les murs des cases sont en terre et hauts d'environ deux mètres. Les chevaux, appartenant toujours à la même race de poneys, sont beaucoup plus nombreux. La mission se trouvait à Modaguéné le 18 novembre. Elle en repartit le lendemain pour aller camper au village de Kiené, qui est flanqué d'un fossé et d'une muraille en terre. Désormais, tous les villages qu'elle rencontrera dans la vallée du Logone seront ainsi fortifiés; ils dépendent du souverain de Laï. Dans la journée du 20, la mission passe devant deux gros villages fortifiés et vient camper auprès d'un troisième nommé Djounou.

La marche avait été très pénible; il ne pleuvait plus depuis un mois, et l'eau, en se retirant de cette plaine marécageuse, avait laissé à découvert un sol bosselé, aux aspérités durcies par le soleil, très fatigantes pour les pieds nus des porteurs et des soldats noirs; on comptait pas mal de traînards. Les premiers qui rejoignent annoncent l'assassinat de deux de leurs camarades. Une forte reconnaissance est aussitôt envoyée en arrière sous les ordres de MM. Clozel et Briquez. A environ trois kilomètres du camp, ils rencontrèrent les cadavres du caporal Alioun et du sénégalais Mahmadou Médinat affreusement mutilés. Leurs assassins, quelques cavaliers des villages voisins qui rôdaient sur les derrières et les flancs de la colonne, les avaient complètement dépouillés. On les enterra sur place du mieux qu'on put et la reconnaissance rentra au

camp sans avoir eu maille à partir avec les indigènes. La situation était difficile. Les Gabéris semblaient devoir être hostiles et la mission avait devant elle une grande ville, Laï, leur capitale, maîtresse du passage du Logone. Il fallait absolument traverser l'une et l'autre pour gagner l'Adamaoua. Autour de la caravane, de grands villages possesseurs d'une nombreuse cavalerie, qui, malgré la supériorité des armes et de la discipline française, pouvait, grâce à la rapidité de ses mouvements, devenir très dangereuse pour une longue file de piétons. Maistre sentait toutes ces populations hostiles, prêtes à se lever contre lui et à transformer en guerre déclarée les tentatives isolées de quelques assassins. Le soir, cinq autres traînards, des porteurs, manquaient à l'appel. Cela faisait sept hommes perdus dans cette seule journée.

Traverser le Logone coûte que coûte et le plus tôt possible devint donc le principal objectif; c'était du reste l'unique chance de salut. Le 21 novembre au point du jour, la caravane se mit en route dans le plus grand ordre et en marchant aussi serrée que possible pour que la file à défendre fût moins longue. Les hommes observaient d'eux-mêmes un silence absolu et, à chaque pause, les quatre sections d'escorte (52 hommes en tout) formaient rapidement le carré autour des porteurs.

Bientôt l'expédition entre dans de vastes plantations admirablement entretenues; au loin de grands arbres, les panaches de nombreux palmiers et, au ras du sol, une série de petits cônes gris; ce sont les cases de Laï. A mesure que la caravane approche, de nombreux cavaliers circulent autour d'elle, puis des groupes de piétons. Tous ces gens-là ne paraissent pas très fixés sur l'accueil qu'ils doivent faire aux nouveaux venus. Beaucoup ont le visage et les bras barbouillés de rouge ou de jaune, des plumes d'autruche fichées droites dans leurs cheveux; deux ou trois longues sagaies, des couteaux et un bouclier complètent leur costume de guerre. Deux ou trois vieillards qui paraissent des personnages influents font arrêter la caravane sous un arbre superbe, à deux cents mètres des premières maisons. Le carré est aussitôt formé; les hommes d'escorte assis, le fusil haut, en occupent les quatre faces pendant que les porteurs et leurs charges s'installent au centre. Cette manœuvre s'est faite vite et silencieusement. Pendant ce temps les indigènes vont prendre les ordres du mbang Dalleu, souverain de Laï et du pays environnant.

Autour de la mission la foule augmente; il y a bien un millier de chevaux et trois ou quatre mille piétons; mais, symptôme rassurant, parmi ces derniers beaucoup de femmes et d'enfants. Les dispositions méfiantes du début paraissent s'atténuer; les explorateurs n'excitent plus qu'une

très vive curiosité. Eux-mêmes regardent aussi de tous leurs yeux et le spectacle en vaut la peine.

Dans le fond, la ville de Laï s'étend sur la berge du Logone pendant environ quatre kilomètres. Les cases rondes aux toits pointus, les greniers aux coupoles arrondies sont si pressés les uns contre les autres qu'ils forment, pour ainsi dire, une enceinte continue. Entre la ville et la caravane, un va-et-vient incessant de guerriers bariolés et empanachés, d'enfants bruyants et tout nus, de femmes aux formes correctes et rebondies que souligne la profusion de grosses perles blanches qui, portées en ceinture, en diadèmes, en bracelets et en aiguillettes, forment à peu près leur unique vêtement. Les trois vieillards reviennent et assignent à Maistre, comme lieu de campement, l'arbre même sous lequel il s'est arrêté. Les femmes accourent en foule vendre de l'eau, du bois, des vivres. La glace est définitivement rompue. Le lendemain, M. Maistre signait avec le mbang Dallem un traité par lequel celui-ci plaçait sous le protectorat de la France la ville de Laï et ses dépendances sur les deux rives du Logone. En échange du cadeau qui lui était fait, le mbang envoyait un bœuf, le premier que voyait la mission depuis son départ. Ce bœuf, était en réalité une vieille vache maigre, appartenant à l'espèce du bœuf à bosse ou zébu si répandue dans toute l'Afrique centrale. Le 23 novembre, la mission traversait la ville de Laï et le fleuve dans des pirogues indigènes et allait camper sur la rive gauche.

En cet endroit, le Logone est large de 600 mètres environ, dont la moitié seulement recouverte par les eaux pendant la saison sèche. Sa profondeur était, au mois de novembre, de 12 mètres; aux hautes eaux, elle doit atteindre 14 ou 15 mètres. M. Clozel estime à deux kilomètres à l'heure la vitesse du courant. Sur la rive droite, en face du campement, s'étend la ville de Laï qui longe le fleuve pendant environ quatre kilomètres. Les évaluations les plus modérées permettent de donner à Laï au moins 10,000 habitants. Sur la rive droite du Logone, tous les villages depuis Modaguéné considèrent Laï comme leur capitale; il en est de même sur la rive gauche jusqu'aux villages de Tchoua et de Moul sur le Bâ-Tenné. Cette dernière rivière, affluent de gauche du Logone, forme la frontière occidentale du pays gabéri.

Dans toute la vallée du Logone, l'expédition rencontra une grande quantité de chevaux, abondance d'autant plus remarquable qu'il n'y a pas d'autre gros bétail.

En avançant vers l'Ouest, les villages deviennent moins importants et ne possèdent plus une cavalerie aussi nombreuse. La langue ne change

pas; elle reste la même jusque dans l'Adamaoua; la principale pièce du costume des hommes est toujours le tablier de cuir, mais les détails de la toilette, coiffure bijoux, etc..., varient pour ainsi dire à chaque village, surtout chez les femmes. Ainsi, au village de Goundoun, où la mission arriva le 5 décembre, les femmes se défigurent horriblement en portant un disque d'ivoire dans chaque lèvre. La dilatation des lèvres se fait progressivement, et c'est chez les femmes d'un certain âge seulement, qu'on rencontre les plus gros de ces bijoux bizarres. Les explorateurs en ont mesuré de 40 à 50 millimètres de diamètre, sur 23 à 29 d'épaisseur. Cela fait à la malheureuse qui en est affublée un affreux bec de canard. Dix kilomètres plus loin, cette mode baroque a complètement disparu.

Un retard d'un mois dans la marche de la mission, causé par un accès de fièvre bilieuse hématurique chez MM. Maistre et Clozel, aurait pû être préjudiciable à la caravane dont les ressources diminuaient rapidement, mais il fut compensé par quelques événements heureux. Les environs du campement étaient giboyeux et les hommes purent manger de la viande tous les jours, grâce aux nombreuses antilopes abattues par les chasseurs. Elles appartenaient pour la plupart à l'espèce *caama* décrite par Schweinfurth; M. Briquez, le meilleur fusil de la mission, abattit trois superbes bêtes de l'espèce dite oryx bâtard ou *antilope leucophea* également décrite par Schweinfurth.

Le 6 janvier, une bande de négociants musulmans foulbés et kanouris vint demander à Maistre de voyager avec lui pour traverser les pays païens qui la séparait encore de la frontière de l'Adamaoua. Cette rencontre eut l'influence la plus heureuse sur la fin du voyage. Elle fournit à la caravane des guides intelligents, avec lesquels on put s'entendre sans difficulté, grâce aux langues arabe, poular et fellata, des introducteurs pour l'entrée en pays musulman.

Maistre se mit donc en route le 11 janvier 1893 en compagnie de ses nouveaux amis. L'on se dirigea sur Guéroua dans l'Adamaoua, la résidence des guides, en passant par les villages païens de Palla, de Herdé et de Lamé. Cette dernière localité n'est ni un village, ni une ville à proprement parler. C'est une agglomération de trente à quarante villages très rapprochés les uns des autres et obéissant à un chef unique. C'est le dernier État païen en se dirigeant vers l'ouest. Mais si les indigènes n'ont pas voulu de l'islam, s'ils ont même repoussé victorieusement les entreprises guerrières de leurs voisins les Foulbés de l'Adamaoua, l'influence n'en est pas moins très sensible. Les païens de Lamé sont plus policés, plus abordables, moins frustes que leurs congénères de l'Est. Beaucoup

d'entre eux parlent le poular (la langue peulhe) ou connaissent du moins quelques formules de salutations dans cette langue.

De Lamé on aperçoit, à une quarantaine de kilomètres dans l'ouest, un pic assez abrupt et absolument isolé au-dessus des collines basses et à ondulations régulières qui l'entourent. C'est l'Hadjar Goumbaïri des guides: cette montagne sert de borne frontière entre les pays païens de l'Est et l'Adamaoua musulman.

La région qui s'étend entre la rivière Bâ-Tenné où finissent les Gabéris et l'Hadjar Goumbaïri au delà de laquelle commencent les Foulbés, est occupée par une seule tribu dont les membres se donnent eux-mêmes le nom général de Lagas. Pas plus que les Saras, les Lagas n'ont une organisation politique unique. Ils sont, au contraire, divisés en une série de petits États dont le plus grand développement va du nord au sud, et le plus petit de l'est à l'ouest. Par les soins de M. Maistre et de MM. Brunache et Clozel chargés du service des renseignements et des relations avec les indigènes, des traités ont été passés avec les principaux de ces petits États, afin de bien marquer la limite où s'arrête dans l'Est l'influence de l'Adamaoua.

Le 17 janvier, la caravane campait au pied de l'Hadjar Goumbaïri. Le 19, elle traversait, sans s'y arrêter, Aoudjali, le premier village foulbé qu'elle rencontrait sur sa route, et allait camper au pied du versant oriental de l'Adamri, auprès du village de Gadé. Désormais elle était dans l'Adamaoua et devait le traverser depuis Goumbaïri, sur sa frontière orientale jusqu'à Gangomé qui, à l'ouest, le sépare de l'État musulman du Mouri. Tout le pays est excessivement montagneux; point de grandes plaines en dehors de la vallée du Bénoué. Mais ces montagnes arrosées par de nombreux ruisseaux, offrent à l'œil de fort jolis paysages, qui paraissent d'autant plus ravissants que l'on sort des plaines monotones s'étendant autour du Châri et du Logone.

Dans l'est de l'Adamaoua, les provinces de l'Adamri et de Guéroua sont peuplées presque uniquement de Foulbés de race à peu près pure. La langue est le poular; elle diffère fort peu du dialecte parlé dans le Fouta-Toro; ceux des Sénégalais qui étaient originaires de cette région s'entendaient fort bien avec les habitants des villages traversés. La population indigène primitive paraît avoir été refoulée par les Foulbés vers le centre du pays où elle forme de nombreux villages d'esclaves, propriété du gouvernement et des gros personnages de Yola.

Dès ses premiers pas dans l'Adamaoua, la mission fut reçue de la façon la plus cordiale, et ce bon accueil ne se démentit point tant qu'elle voya-

gea dans ce pays. Il était dû en grande partie au savoir-faire et au dévouement des guides. Le 21 janvier, la caravane traversait le Bénoué, un peu avant sa jonction avec le Mayo-Kebbi, en face du village de Douli. En cet endroit, la rivière est large d'à peine 200 mètres; au moment du passage, il n'y avait pas deux pieds d'eau dans les endroits les plus profonds. Le cours supérieur du Bénoué n'est navigable que très peu de temps, bien qu'un steamer de la *Royal Niger Company* l'ait remonté jusqu'au village de Tita, situé à une cinquantaine de kilomètres du confluent du Bénoué et du Mayo-Kebbi.

Le 22 janvier, la mission arrivait à Guéroua, importante place commerciale, située sur la rive droite de la rivière. Elle campait le lendemain à la même place qu'avait occupée le lieutenant de vaisseau Mizon. Les Anglais ont eu également un comptoir à Guéroua, mais ils l'avaient supprimé depuis plusieurs mois, et leur poste le plus avancé sur le Bénoué est désormais à Yola, ou plutôt dans la rivière à huit kilomètres de Yola.

A partir de Guéroua, l'on rentrait en pays exploré, non seulement par les Anglais et les Allemands, mais aussi par la France, grâce au voyage du lieutenant Mizon; Maistre pouvait donc considérer sa mission comme terminée. Il n'avait plus qu'à songer au retour; l'épuisement de ses marchandises ne lui permettait pas, du reste, de faire autre chose, et lui commandait même d'aviser promptement.

La caravane quitta donc Guéroua après un jour de repos seulement et se mit en route pour Yola. Le 29 janvier, elle arriva sur le Bénoué, d'où elle fit deux visites à la capitale de l'Adamaoua, qui lui parut peu peuplée et même triste, grâce à l'absence du gouverneur et de la plupart des Foulbés de quelque importance engagés dans une expédition guerrière contre les tribus voisines des marais de Toubouri. Elle quitta Yola le 4 février, pour se rendre à Ibi par la route du sud qui passe par les centres importants de Laro et de Kountcha, dans l'Adamaoua, de Bakoundi dans le Mouri. Cet itinéraire a été suivi une première fois, en 1883, par le voyageur allemand Flégel. Depuis, d'autres Européens, anglais et allemands, ont fait la même route. La mission Maistre la parcourut à son tour sans encombre.

Le 1er mars, elle se rencontra au village de Sergui-N'Bournou, dans le Mouri, avec MM. Nebout et Chabredier, membres de la seconde mission Mizon. Le 6 mars, elle arriva à Ibi, le principal poste de la *Royal Niger Company*, sur le Bénoué, où elle trouva, auprès de MM. Hill et Spink, un accueil très cordial. Ibi est un poste fort important où, indépendamment de son comptoir commercial, la *Royal Niger* entretient une force mili-

taire indigène d'environ quatre-vingts hommes. Il y avait autrefois, à Ibi, comme en beaucoup d'autres points du bas Bénoué et du bas Niger, une factorerie française, malheureusement tous les établissements français de cette région ont été vendus à la Compagnie anglaise.

Le 11 mars, la mission tout entière s'embarquait à Ibi, sur le steam-launch *Benué* et sur deux chalands mis à sa disposition par la Compagnie. Elle descendit le Bénoué et le Niger, pour ainsi dire sans s'arrêter, jusqu'à Akassa, où elle s'embarqua, le 28, sur le vapeur *Angola,* de l'*African steam ship Company,* et se mit en route pour l'Europe le 30 mars 1893, 14 mois et 20 jours après son départ de Bordeaux.

Les résultats de la mission sont résumés comme suit par M. Clozel. Au point de vue géographique, de la Kémo à Guéroua, la mission Maistre a parcouru une région de l'Afrique dans laquelle aucun Européen n'avait encore pénétré, traçant ainsi un itinéraire de treize cent vingt kilomètres en pays totalement inconnu. Chemin faisant, il lui avait été donné de déterminer la ligne de partage des eaux, entre le bassin du Congo et de l'Oubanghi d'une part, et celui du Châri et du lac Tchad d'autre part. Elle a reconnu plusieurs points d'une rivière assez importante, ainsi que son confluent avec le Gribingui : on l'a d'abord appelée *Nana,* mot qui, en langue ndrie, signifie rivière ; on pourrait l'identifier avec le Guirougou ou Gourongourou des cartes. Arrivés au Gribingui lui-même, la mission a suivi son cours pendant plus de cent kilomètres. Elle a reconnu en lui l'une des branches supérieures du Châri, celle que le serviteur arabe de Nachtigal, dont les renseignements avaient permis de la porter sur les cartes, appelle Bahar-el-Ardh. Ces deux mots arabes signifient la *rivière de terre,* ou, pour traduire plus élégamment, fleuve Jaune. D'après les renseignements fournis aux explorateurs, l'autre branche du cours supérieur du Châri porterait le nom de Bamingui et non celui de Bahar-el-Abiod (fleuve Blanc) que lui avait donné le même serviteur de Nachtigal. C'est après leur jonction que le Gribingui et le Bamingui prendraient le nom de Châri. L'illustre voyageur allemand, en traçant sur les cartes, d'après des renseignements indigènes, la singulière bifurcation qui unit le Châri au Logone par un bras de rivière, avait fait toutes ses réserves, et avait mis les géographes européens en garde contre la tendance des Africains à faire communiquer les cours d'eau entre eux. En ce qui concerne le Châri et le Logone, la mission put se convaincre qu'il n'y avait pas communication entre eux. Mais l'erreur des indigènes qui ont renseigné Nachtigal est cependant explicable. Le pays, entre les deux rivières, est excessivement plat et presque entière-

ment inondé à la fin de la saison des pluies. Qu'un voyageur arabe, commerçant et non ingénieur hydrographe de son état, y ait « perdu son latin », il n'y a rien d'étonnant à cela. La mission Maistre a pu déterminer les limites du territoire occupé par les Saras, les frontières méridionales du Baghirmi, celles de l'important État païen de Laï. Elle a traversé le Logone un degré environ plus au sud que Barth, enfin, pour la dernière partie de son voyage, elle apporte des renseignements nouveaux sur bien des points de détails, tels que cours d'eau, directions de montagnes, emplacements de tribus, etc.

Au point de vue ethnographique et linguistique, tout était à faire pour les populations ignorées que les explorateurs français ont visitées les premiers. Seul, Nachtigal avait vu quelques Saras, venus à Goundi, au camp du mbang Mohammed Abou Sekkin pour lui payer tribut, mais il n'avait point pénétré chez eux. Si la rapidité de la marche a obligé Maistre et ses collègues de laisser, à ce double point de vue, leur tâche bien imparfaite, le peu qu'ils rapportent est absolument nouveau et peut servir de point de départ aux travailleurs à venir.

L'œuvre politique de la mission Maistre, comme celle de tout voyageur qui traverse un pays sans s'y arrêter ni y fonder d'établissements durables, ne vaudra que par la suite qu'on saura lui donner. Mais elle a préparé le terrain aux entreprises futures. Des traités ont été passés avec les principaux chefs, sur la route, entre la Kémo et le Gribingui. Les traités conclus avec le chef Iagoussou, à Finga, chez Mandjatezzé, assurent à l'influence française les deux rives du Gribingui, ainsi que le pays qui s'étend entre cette rivière et le Bamingui, limite méridionale du Dàr-Rouna. Par le traité conclu avec Mandjatezzé, dont le territoire s'étend jusqu'à la jonction des deux rivières, et par conséquent jusqu'au Châri proprement dit, Maistre a ouvert la voie qui peut permettre, un jour, de faire un fleuve français du principal affluent du lac Tchad. Le mbang Dallem, de Laï, a placé ses États sous le protectorat de la France, donnant ainsi à la sphère d'influence française le cours supérieur du Logone et ses deux rives entre le neuvième et le dixième degrés de latitude nord. D'autres traités ont encore été conclus avec les principaux chefs de la région au sud du Toubouri, entre le Logone et l'Adamaoua.

Enfin, partout où la mission Maistre a été en contact avec les musulmans, elle a vécu en excellents termes avec eux et a laissé un souvenir durable de son passage. Ce résultat n'était peut-être pas très facile à obtenir dans une région où le massacre de l'infortuné Crampel et les exécutions faites par M. Dybowski avaient mal préparé le terrain. Il est

dû surtout aux collaborateurs algériens de M. Maistre qui, en pays d'islam, a su laisser la plus grande initiative à ses deux compagnons.

Tous ces résultats ont été le prix de bien des efforts et de bien des fatigues. Du 1er mars 1892, date de son départ de Loango, au 24 mars 1893, jour de son arrivée à Akassa, la mission Maistre a parcouru cinq mille deux cent vingt kilomètres dans l'intérieur du continent africain. Sur ces 5,220 kilomètres, 2,840 ont été parcourus sur les fleuves africains, tant en vapeurs qu'en pirogues; 2,380 ont été faits à pied. Partis six Français du poste de la Kémo, ils ont été assez heureux pour rentrer tous six en France, bien que la plupart d'entre eux aient été plus ou moins éprouvés par les fatigues et les maladies.

Le personnel noir a beaucoup plus souffert. Il comptait au départ, cent soixante-dix-neuf hommes en tout, escorte, porteurs et divers. La mission est arrivée à Akassa avec cent trente-deux hommes seulement. Sur les quarante-sept hommes qu'elle avait perdus, cinq ont été tués à l'ennemi; les autres ont succombé aux fatigues de la route ou à la maladie.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Joseph Ohrwalder. Aufstand und Reich des Mahdi in Sudan und meine zehnjahrige Gefangenschaft dortselbst. Innsbruck (Heinrich Schwick), 1892, in-8°, 320 p. et carte, m. 4,20. — Il est peu de contrée au monde dont l'histoire contemporaine soit aussi émouvante que celle de l'ancien Soudan égyptien. Hier encore, c'était un territoire riche, d'une grande prospérité commerciale, où les villes se créaient et augmentaient en population aussi rapidement que celles du Far-West américain, et si facilement accessible que l'on pouvait, au dire des voyageurs, remonter la vallée du Nil jusqu'aux grands lacs en n'ayant d'autre arme qu'une simple badine. L'union postale universelle avait même étendu jusque-là son domaine. Et aujourd'hui, quel changement! De vastes campagnes jadis fécondes sont changées en désert; les grandes cités telles que Sennât, Kassala, Khartoum, El-Obeïd, qui représentaient la civilisation au cœur de l'Afrique, sont en décadence; les peuples sont courbés sous le joug d'un despote et la barbarie a repris possession du pays mieux qu'à aucune époque de l'histoire.

Tous ceux qui s'intéressent aux choses africaines seront reconnaissants

[1] On peut se procurer à la librairie Georg & Co, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.